

**13^e colloque organisé par
DOC'GEO**



HEROS MYTHES ET ESPACES

Quelle place du héros dans la construction des territoires ?

**Avec les communications de
Aymeric LANDOT,**

Ange-Toussaint PIETRERA, Franck DAVID,

Alexandra LALIBERTE DE GAGNE, Thi Hong Ha HOANG,

Grégory MOIGNE, Etienne JACQUEMET, Joy RIVAULT,

Maxime DEMADE et Alexandra BOCCAROSSA.

Postface

Du mythe à la réalité :

La quête du sens et des vrais héros

Richard MAIRE

Directeur de recherche émérite

UMR 5319 PASSAGES – Université Bordeaux Montaigne

richard.maire49@gmail.com

À travers la légende du héros et les récits épiques, le thème de ce colloque original organisé par des doctorants de l'Université de Bordeaux Montaigne (Doc'Géo), transcende les disciplines et permet de voyager dans le temps, dans les territoires des civilisations et de susciter de multiples réflexions. La relation étroite « héros-patriote-territoire » développée ici est effectivement au cœur du culte de l'héroïsation et de sa sacralisation. Le culte et la construction du héros sont donc au cœur des sociétés humaines depuis toujours à travers les mythologies. L'exemple breton de la forêt de Brocéliande avec son héros légendaire, Merlin l'Enchanteur, fait partie de ces mythes que l'on exploite désormais à des fins touristiques (cf. Grégory Moigne). Dans un autre registre, le cas de Numance, petite cité antique du nord de l'Hispanie, est devenu le modèle de l'indépendance et du courage pour les patriotes espagnols. Le héros ibère de bande dessinée « El Jabato » créé en 1958 par Victor Maura en Espagne est directement inspiré des Numanciens.

La sacralisation du héros est souvent instrumentalisée et récupérée par les pouvoirs : dictatures, régimes autoritaires ou démocraties. C'est le cas de Stakhanov, l'ouvrier modèle au rendement formidable et exagéré, qui a été exploité par Joseph Staline. Il en est de même de Lei Feng, le travailleur et soldat modèle de la propagande maoïste. Quant à l'exemple du Soldat inconnu mort au champ d'honneur, il mérite de s'y attarder (cf. Frank David). En effet, il s'agit d'un détournement de la notion de héros pour mieux justifier la Grande Guerre, que certains, de part et d'autre, avaient pourtant tout fait pour éviter comme Jean Jaurès. Paysans, ouvriers, instituteurs et autres travailleurs de l'ombre ont été sacrifiés, mais les vrais héros sont ceux qui ont refusé d'obéir à des ordres criminels et qui ont été fusillés. Jean Ziegler (2014) reprend cette expression de 1915, « Retournez les fusils ! », de l'Internationale socialiste qui refusait ce conflit nationaliste entre démocraties. Les grands vainqueurs ont été les industriels qui ont profité des découvertes techno-scientifiques liées à la guerre : chars, mitrailleuses, avions de combat, sous-marins, etc. Comble de l'absurde, c'est Fritz Haber, un éminent chimiste juif allemand qui découvre comment faire de l'ammoniac à partir de l'air pour fabriquer des explosifs et des engrais en l'absence de salpêtre, qui invente aussi les gaz de combat à base de chlore et qui contribuera ensuite à la découverte d'un insecticide, le Ziklon B, qui servira dans les chambres à gaz. Son prix Nobel de chimie obtenu en 1918 et remis en 1920 fait scandale. Peut-on être en même temps un héros « bienfaiteur de l'humanité » et un « meurtrier de masse » ? (Bensaud-Vincent, 2008).

La collusion entre la techno-science et le développement des armes prend une toute autre ampleur au cours et après la Seconde Guerre mondiale. En 1961, D. Eisenhower dénonce

l'influence grandissante du complexe militaro-industriel. Y. N. Harari (2015) rectifie en soulignant la grave dérive scientifique actuelle :

« Il (Eisenhower) aurait dû alerter son pays sur le complexe scientifico-militaro-industriel, parce que, de nos jours, les guerres sont des productions scientifiques. Les forces armées du monde engagent, financent et orientent une bonne partie de la recherche scientifique et du développement technique de l'humanité ».

À l'échelle de l'individu, une question importante se pose avec acuité. Ainsi beaucoup de gens ignorent qu'ils sont des héros potentiels. Or ce sont les situations extrêmes ou qui sortent du commun qui révèlent les comportements. Ainsi, lors de l'Occupation nazie de la France, pourquoi certains ont été des résistants alors que d'autres ont été des délateurs et des « collabos » ? Vladimir Jankélévitch (2015) témoigne mieux que quiconque de « l'esprit de résistance ». Il écrit : *« voyant les héros anonymes de la Résistance consentir au sacrifice total pour un monde meilleur qu'ils ne verront pas, nous aussi nous avons envie de dire, malgré toutes les arguties : et pourtant l'abnégation pure et le courage existent ! Ils ont existé dans les fossés du Mont Valérien »* (p. 16). Et il ajoute : *« Pour reprendre ici les paroles d'un autre héros antifasciste, un jeune Grec tombé, lui-aussi, sous les balles des bourreaux : « s'ils n'étaient pas allés au supplice, nous ne pourrions plus entendre aujourd'hui les cloches de la liberté »* (p. 205).

Viktor Frankl répond en partie à cette question fondamentale. Professeur de psychologie et de psychiatrie à l'Université de Vienne, de famille juive, il est déporté en 1942 dans le camp de Theresienstadt. Toute sa famille disparaît. Il se retrouve finalement à Auschwitz en 1944. Rescapés des camps, Frankl fait un constat d'une importance capitale. Il a observé deux grands types de comportements à la fois chez les déportés et les gardes : d'un côté les gens biens, attentionnés, généreux et les autres (les petits chefs, les violents, les délateurs, etc.). Ceux qui ont survécu n'étaient pas les forts physiquement, mais ceux qui avaient un but éthique, une philosophie de l'existence, un sens à la vie et... aussi de l'humour, cette capacité qui permet de prendre du recul même dans les circonstances dramatiques, absurdes et grotesques.

Allons maintenant sur un autre terrain, celui du sport de compétition (football, cyclisme, tennis, athlétisme, etc.), de l'aventure et de l'exploration extrême. Plusieurs paramètres jouent un rôle fondamental dans la fabrication du héros : le nationalisme, le besoin de se surpasser, l'attrait de l'inconnu et aussi le désir narcissique de devenir des héros vivants véhiculés par les médias. Cela avait commencé tôt, par exemple avec l'Odyssée de l'Endurance dirigé par Sir Ernest Shackleton (2011) qui raconte la première tentative de traversée de l'Antarctique, de la Mer de Weddel à la Mer de Ross (1914-1917). Cette expédition d'exploration scientifique avait un double but : la grande aventure et la gloire en cas de succès. Cette épopée est restée comme la plus grande exploration de tous les temps par son engagement et par le fait que tous ont survécu. Fait absurde, de retour en Angleterre pendant la Grande Guerre, leur exploit passe inaperçu et plusieurs sont envoyés se faire massacrer dans les tranchées après avoir survécu aux pires conditions. Aujourd'hui l'aventurier Mike Horn joue au super-héros qui cherche à se surpasser dans des défis étonnants relayés par ses films et ses livres comme « vouloir toucher les étoiles » (2015).

Après la Seconde Guerre mondiale, la course au nationalisme dans l'ascension des premiers « 8 000 » en Himalaya a joué un rôle important dans la construction du héros national. L'exemple du premier « 8 000 vaincu » par les Français Maurice Herzog et Louis Lachenal est emblématique. La figure du héros national a été celle de M. Herzog qui est devenu ensuite ministre des sports du Général de Gaulle. Mais l'autre héros a été L. Lachenal, guide d'exception, qui a permis à M. Herzog

d'atteindre le sommet et surtout de le ramener vivant malgré les graves gelures dont ils ont été tous deux victimes. L. Lachenal (2001) a résumé parfaitement la situation à la fin de *Carnets du vertige* :

« Pour moi cette course était une course comme les autres, plus haute que dans les Alpes, mais sans rien de plus. Si je devais y laisser mes pieds, l'Annapurna, je m'en moquais. Je ne devais pas mes pieds à la jeunesse française. Pour moi je voulais donc descendre. J'ai posé à Maurice la question de savoir ce qu'il ferait dans ce cas. Il m'a dit qu'il continuerait. Je n'ai pas à juger de ses raisons ; l'alpinisme est une chose trop personnelle. Mais j'estimais que s'il continuait seul, il ne reviendrait pas. C'est pour lui et pour lui seul que je n'ai pas fait demi-tour. Cette marche au sommet n'était pas une affaire de prestige national. C'était une affaire de cordée ».

Tout est dit ici sur le vrai héros : un homme courageux et généreux, parfaitement conscient des dangers.

Mais cette course au nationalisme a conduit à des excès délétères. L'exemple de la conquête du K2 en 1954, deuxième sommet du monde, par l'expédition italienne dirigé par le géologue Ardito Desio a été analysée 47 ans plus tard par Walter Bonatti (2001) qui était le plus jeune participant, mais aussi le plus vaillant. Il dénonce le mensonge de la version officielle et les risques insensés qu'il a encouru avec le porteur Madhi pour permettre à Campagnoni et Lacedelli d'atteindre le sommet. Il parle même « d'homicide raté », de « faux historique », de « mensonge d'État ». En 1964, W. Bonatti intente un procès en diffamation qu'il gagnera.

Étienne Jacquemet, dans ce volume, montre que les vrais héros de l'Everest sont d'abord les sherpas, des « héros anonymes, dévoués et compétents ». Et à propos du Néo-Zélandais Edmund Hillary, premier à atteindre le sommet de l'Everest en 1953 avec le sherpa Tenzing, son héroïsme ne se limite pas à l'exploit sportif, mais surtout à son action humanitaire inscrite dans le temps pour aider au développement de la région du Solukhumbu. Or ce n'est pas le cas de Reinhold Messner qui a pourtant atteint le premier le sommet de l'Everest sans oxygène et qui a été aussi le premier homme à gravir les quatorze « 8000 » de l'Himalaya.

La construction du héros est fondée au départ sur le courage et le besoin de justice avec les figures emblématiques du preux chevalier et du prince vaillant, défenseurs de la liberté et des faibles (cf. Alexandra Laliberté de Gagné). Désormais, les nouveaux héros des temps modernes sont les sportifs : cela permet d'offrir du « pain et des jeux ». Mais il ne faut pas oublier d'autres héros, ou prétendus tels, à l'instar des « capitaines d'industrie » applaudis par les économistes néolibéraux, les nantis et les médias. Face à ces héros de la guerre économique mondiale dénoncés par les penseurs indépendants comme Viviane Forrester (1996) ou Noam Chomsky (2008), il existe les « désobéissants civils » (Thoreau, 1997), les lanceurs d'alerte, certains élus et citoyens prônant des alternatives (cf. Maxime Demade, Alexandra Boccarossa). Mais ces nouveaux héros, encore peu nombreux, sont souvent intimidés, placardisés, parfois poursuivis en justice ou menacés d'emprisonnement (Edward Snowden, Julian Assange).

Depuis des décennies, face à cette carence en héros authentiques, le besoin de super-héros est fabriqué à travers des bandes dessinées et des films comme Superman, Batman, Spiderman (Merle, 2012) (cf. Aymeric Landot), mais aussi par des péplums et des westerns. La notion de surhomme est proche de celle de super-héros. Or l'idéologie nazie repose précisément sur le prétendu surhomme aryen et la nécessité d'aider le processus darwinien de sélection naturelle en supprimant les faibles, les inutiles, les races présumées inférieures. Dans la « banalité du mal », à travers la personnalité fade d'Eichmann, anti-héros par excellence, Hannah Arendt (1991) montre que le régime nazi n'a été rendu possible que grâce à une fabrication du consentement, et surtout

par une organisation méthodique régie par des fonctionnaires zélés, en particulier pour exécuter la « Solution finale ».

La question du surhomme se pose aujourd'hui sérieusement avec le transhumanisme et le post-humanisme, notamment à partir des nouvelles recherches et découvertes sur le génome, les clones et l'éventualité de créer un humain « augmenté », mais qui serait réservé à une élite, les riches. C'est le fameux mythe sumérien de Gilgamesh, la quête de l'immortalité, aujourd'hui transformé en « projet Gilgamesh ». Les croyants de la technoscience pensent un jour vaincre la mort, car pour eux il s'agit d'un problème technique à résoudre (Harari, 2015). Il est intéressant de constater que les religions avaient déjà évacué l'idée de néant en croyant à la vie éternelle après la mort physique. Toutefois seul le héros qui se sacrifie pour la nation a peut-être la consolation de savoir qu'il vivra ensuite dans la mémoire collective.

Aujourd'hui les sciences biologiques, notamment les neurosciences, tendent à montrer que le libre arbitre n'existe pas, pas plus que l'âme et/ou l'esprit. Le héros courageux, bon et généreux ne serait alors qu'illusion ou créature passagère. Pourtant, dans l'affrontement permanent entre le bien et le mal, il faudra toujours des sauveurs et des justiciers pour défendre la vie, la liberté et la dignité contre la concurrence et l'individualisme qui semblent régir l'évolution des espèces et des sociétés à travers la sélection naturelle et la théorie du darwinisme, ce que Howard Bloom (1997) nomme le « principe de Lucifer ».

Toutefois l'éthologue Frans De Waal (2011, 2013) montre de manière remarquable que l'empathie et la coopération, à l'inverse de la concurrence, constituent des avantages pour la survie. En outre, l'empathie n'est pas propre à l'homme, mais notamment aux mammifères comme les singes et les éléphants. Plus remarquable encore est l'origine humaine de la morale qui serait au départ un processus biologique venu d'en bas, de l'intérieur, de type *bottom-up*. Il a observé que les grands singes, notamment les bonobos et les chimpanzés, sont dotés de valeurs morales (équité, partage, compassion) et que ce n'est pas l'homme et la religion qui ont inventé la morale, même si celle-ci peut-être ensuite enseignée et incorporée dans la dimension culturelle. Voilà qui rétablit l'équilibre et contraint à un comportement éthique.

Dans le monde hypermoderne, le héros patriote est en voie de disparition à cause de la montée inexorable du « nouvel empire mondial », déjà effectif sur un plan économique et financier. Cela se traduit par la perte de sens et du courage, la montée de l'insignifiance, la démission des élites et l'apathie des citoyens (Castoriadis, 2007 ; Fleury, 2011). Une chose est sûre, le héros intemporel, d'hier comme d'aujourd'hui, n'est pas un théoricien. Il est comme « le vrai philosophe : il fait ce qu'il dit » (Jankélévitch, 2015).

Bibliographie

- ARENDT H., 1991, *Eichmann à Jérusalem : Rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, 512 p.
- BENSAUD-VINCENT B., 2008, « Fritz Haber : Un criminel de guerre récompensé », *La Recherche*, n°423, p. 66
- BLOOM H., 1997, *Le principe de Lucifer*, Paris, Le Jardin des Livres, 463 p.
- BONATTI W., 2001, *L'affaire du K2*, Chamonix, Éd. Guérin.
- CASTORIADIS C., 2007, *La montée de l'insignifiance, Les Carrefours du Labyrinthe - 4*, Paris, Éd. du Seuil, 292 p.
- CHOMSKY N., HERMAN E., EUGÈNE B. (dir.), 2008, *La fabrication du consentement : De la propagande médiatique en démocratie*, Marseille, Agone, 653 p.
- FLEURY C., 2011, *La fin du courage*, Paris, Le Livre de Poche, 192 p.
- FORRESTER V., 1996, *L'horreur économique*, Paris, Fayard, 215 p.
- FRANKL V. E., 1973, *Un psychiatre déporté témoigne*, Lyon, Éd. du Chalet, 183 p.
- HARARI Y.N., 2015, *Sapiens : Une brève histoire de l'humanité*, Paris, Albin Michel, 501 p.
- HORN M., 2015, *Vouloir toucher les étoiles*, Paris, XO éditions, 260 p.
- JANKÉLÉVITCH V., 2015, *L'esprit de résistance : Textes inédits, 1943-1983*, Paris, Albin Michel, 364 p.
- LACHENAL L., 2001, *Carnets du vertige. Textes de Gérard Herzog et Louis Lachenal*, Chamonix, Éd. Guérin, 377 p.
- MERLE S., 2012, *Super-Héros et Philo*, Paris, Bréal, 111 p.
- SHACKLETON E., 2011, *L'Odyssée de l'Endurance*, Paris, Phébus, 336 p.
- THOREAU H.D., 1996, *La désobéissance civile*, Paris, Éd. Mille et une Nuits, 63 p.
- WAAL (de) F., 2011, *L'âge de l'empathie : Leçons de nature pour une société solidaire*, Arles, Actes Sud, 386 p.
- WAAL (de) F., 2013, *Le bonobo, Dieu et nous : À la recherche de l'humanisme chez les primates*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 361 p.
- WEBER M., 2002, *Le savant et le politique*, Paris, 10-18, 224 p.
- ZIEGLER J., 2014, *Retournez les fusils ! Choisir son camp*, Paris, Éd. du Seuil, 295 p.